

XYZ. La revue de la nouvelle

Aux abois

Yan Muckle



Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Muckle, Y. (1993). Aux abois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 48–49.

AUX ABOIS

YAN MUCKLE

Cest une rage d'ennui qui me fait descendre dans la rue. Je me chasse d'un coup de pied hors de ma tanière et me jette entre les voitures. Toute vie m'a quitté depuis longtemps, et je dois parcourir quelques coins de rue avant de me rappeler que je respire. Le jour d'hiver n'est pas assez froid pour me fouetter comme il le faudrait. Heureusement, mes yeux sont ouverts: ils me forcent au regard, m'acculent à la présence. La lumière vive et dure me prend le ventre, me pousse en avant. Je me délie ainsi un peu plus à chaque pas. Je peux enfin recommencer à sentir, à entendre, à bouger, à voir.

L'engourdissement perd progressivement de son emprise sur moi; mais il me manque toujours quelque chose pour être satisfait. Trop de scories et de résidus s'accrochent encore à ma tête, et m'empêchent d'être simplement dans le monde.

Je me dis alors, et c'est comme si j'émergeais pour la première fois vraiment de cette longue hibernation, je me dis: j'ai besoin d'un coup d'éclat, j'ai besoin d'un claquement de fouet. Mais que faire? M'arracher un ongle, un œil, m'enfuir dans les bois, perdre la face, sauter d'un avion? Non: il me faut plutôt quelque chose qui soit à ma portée, une trahison immédiate, un accroc cannibale et propice.

Je me lance à la recherche sur-le-champ. L'excitation palpite déjà sous mes paupières, et je débouche bientôt sur la rue la plus passante du quartier. Les gens y bourdonnent d'un commerce à l'autre, les yeux rivés au sol.

C'est devant le bureau de poste que j'aperçois la femme. Je sais tout de suite que c'est elle. Enveloppée d'un manteau de feutre

rouge, elle marche d'un pas assuré quelques mètres devant moi, les mains dans les poches. Je ne vois pas son visage. Un béret, rouge également, couvre la plus grande partie de ses cheveux sombres.

Je ne sais pas d'abord très bien ce que je vais faire, mais je reconnais ma proie aussi sûrement que le miroir son reflet. Je presse le pas, louvoyant entre ceux qui circulent en direction opposée. Le mouvement s'accélère en moi: les mots défilent de plus en plus vite dans ma tête et je ne peux bientôt plus les comprendre ou les arrêter. Le flou s'accroît au fur et à mesure que je gagne du terrain.

Je sens alors que la femme s'alerte devant moi. Peut-être entend-elle mes pas dans la foule, ou pressent-elle que rien n'est déjà plus pareil, qu'un élément s'est ajouté qui risque de venir tout bouleverser... Elle se retourne d'un seul coup vers moi, sans arrêter de marcher, et me regarde droit dans les yeux. Je ralentis, mais soutiens son regard qui montre de l'étonnement plutôt que de la crainte, comme si j'avais crié son nom. J'esquisse un sourire, mais elle se retourne avant même qu'il se soit affirmé sur mon visage. Nous continuons à avancer.

Je contiens de plus en plus difficilement mon allure: chaque pas est une tentation à m'élancer. Je ne prête plus aucune attention aux gens qui nous croisent ou que nous dépassons. Toute mon énergie est portée sur la nuque de la femme. Le monde est une cible.

Soudain l'attente n'est plus possible. J'explose et me jette en avant, cornes dressées, mains tendues. La femme sursaute mais n'a pas le temps de se retourner que je suis sur elle. Je pose la main sur son béret, serre le poing et tire. La femme ouvre la bouche. Les passants s'immobilisent. Je fais un bond de côté et me mets à courir. Serrant dans mon poing mon butin dérisoire, le béret de la femme, je m'enfuis, je cours, je cours, je cours pendant que des cris percent le ciel, je cours sans me retourner, ivre et poursuivi par la meute dans le bois des hommes.

Je suis vivant.

XYZ